



DÉMOCRATIE PARTICIPATIVE

03/2018

ROSA LUXEMBURG STIFTUNG  
AFRIQUE DE L'OUEST

# MAI 1968 AU SÉNÉGAL

Photo: roberuto

*Entretien avec Omar Guèye, professeur au département d'histoire de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.  
Entretien mené par Odile Jolys, journaliste freelance.*

*Le 27 mai 1968, les étudiants de l'université de Dakar se mettent en grève et bloquent le campus. Ils s'opposent à la décision du gouvernement de diminuer le montant des bourses et le nombre de leurs mensualités. Au-delà ils dressent un réquisitoire sévère contre la politique du Président Léopold Sédar Senghor et réclament l'africanisation de l'université. La réponse de Senghor ne se fait pas attendre. Le 29 mai, les forces de l'ordre prennent d'assaut le campus. La répression de la contestation estudiantine est violente. Tout de suite, les quartiers populaires autour de l'université s'embrasent et l'unique syndicat des travailleurs vote la grève générale. Pendant trois jours, le Sénégal est en proie à des émeutes et à des scènes de pillage.*

*Mai 1968 à Dakar est un moment fort de l'histoire politique du Sénégal. Dans son ouvrage "Mai 1968 au Sénégal. Senghor face aux étudiants et au mouvement syndical" paru aux éditions Karthala en 2017, l'historien Omar Guèye revient sur cet événement et montre comment il s'inscrit dans le mouvement global des révoltes étudiantes du printemps 1968 et plus sûrement dans l'histoire politique et sociale du Sénégal.*

## **A quoi ressemble l'université de Dakar en 1968?**

Créée en 1957, l'université de Dakar reste huit ans après l'indépendance (1960) une université française par son personnel, par son enseignement et en grande partie par ses étudiants. Les diplômés délivrés par l'université ont valeur de diplôme français de plein droit. Par exemple, la faculté de médecine est rattachée à celle de Bordeaux. Le taux d'encadrement des étudiants y est meilleur qu'en France. Jusqu'en 1967, on y trouve plus d'étudiants français que d'étudiants sénégalais. En 1968, c'est l'une des rares voire la seule université au monde où les nationaux ne sont pas majoritaires. Elle accueille outre les Français tous les étudiants de l'espace francophone africain, même quelques anglophones et des Chinois de Formose. Il s'agit d'un espace multiculturel où les jeunes francophones africains viennent se former.

## Qui est étudiant en 1968 au Sénégal?

Les étudiants sénégalais constituent alors une infime minorité qui se comprend et est perçue comme une élite. Tous ces jeunes appartiennent à des familles d'origines diverses et la plupart d'entre eux viennent des régions. Être à l'université est une promesse d'avenir radieux, celle de devenir un cadre du pays nouvellement indépendant. Les bourses sont perçues comme un juste salaire intellectuel, comme on le disait à l'époque. Elles étaient élevées et représentaient presque un salaire minimum.



Omar Guèye

Toucher aux bourses signifie ainsi toucher à ce statut de l'étudiant, à ses privilèges, à cette promesse. Le campus, comme le disent les témoins de l'époque, est un eldorado: on y est bien logé, bien nourri. Les étudiants vivent confortablement de leur bourse et en outre parviennent à aider leurs familles vivant au village.

La question des bourses est donc importante, symboliquement et financièrement, et déclenche le mouvement de protestation. La grève des étudiants sénégalais est soutenue par leurs condisciples africains, plus engagés que les étudiants français.

### Quelle est l'ambiance sur le campus, de quoi les étudiants discutent-ils?

Le campus est très vivant. On y trouve plusieurs activités culturelles et sportives avec, par exemple, un cinéma et un terrain de basket. Et la vie intellectuelle y est riche.

Les slogans scandés par les étudiants à Dakar célèbrent l'unité africaine, s'opposent au néocolonialisme et font référence aussi à la question du Vietnam et au régime de l'apartheid en Afrique du

Sud. Les étudiants sont très informés de ce qui se passe dans le monde. Le campus est un espace très politisé, un laboratoire où les étudiants brassent des idées. Les idées marxistes et ses différentes tendances sont discutées. Il y a un bouillonnement intellectuel.

L'université de Dakar a généré un espace où tous les étudiants francophones se mélangent et partagent les mêmes idéaux et ce même avant l'indépendance, en 1960. Ils sont alors très militants et très impliqués dans le combat nationaliste. Cette génération est héritière de celle qui a connu la colonisation et le statut de l'indigénat. Ces « enfants de la colonisation » ont connu l'école coloniale et ont été témoins des luttes nationalistes de certains de leurs aînés qui, lors du référendum organisé par le président français, le Général de Gaulle, en 1958, refusent la communauté franco-africaine proposée. Les étudiants avaient donc une tradition de lutte : ils luttent pour l'indépendance, et, naturellement après l'indépendance, ils combattent le néocolonialisme qu'incarnent à leurs yeux le président Senghor et cette université française dans laquelle ils étudient et vivent.

## **Pourquoi Senghor est-il pour les étudiants le visage du néocolonialisme?**

Quand les jeunes parlent de néocolonialisme, ce n'est pas seulement de l'université qu'ils parlent, mais aussi du maintien de la forte présence de la France dans la société et dans l'économie. Les professeurs, les médecins, les ingénieurs, etc. sont français. De façon générale, ils dénonçaient l'assistance technique française. Et puis des pratiques violentes qui existent depuis longtemps, perdurent. Prenons le cas du « saupoudrage » des paysans au DDT [un produit chimique destiné à éliminer les moustiques, ndlr] quand ceux-ci endettés par de mauvaises récoltes ne peuvent rembourser leurs prêts. A l'origine de cette pratique, on accuse Jean Collin, un Français qui avait opté pour le Sénégal, puissant ministre des Finances à cette époque.

D'une manière générale, les étudiants reprochent à Senghor d'être francophile et contestent sa construction de la négritude. Ils faisaient référence à des idées beaucoup plus radicales comme celles de Frantz Fanon et des Black Panthers, par exemple, et ils défendent les thèses progressistes comme on appelait à l'époque les idées marxistes. En 1966 quand le président du Ghana, Kwamé Nkrumah, est renversé par un coup d'État, le campus a été fermé une première fois. Les étudiants voulaient organiser des manifestations devant l'ambassade des États-Unis et de la Grande-Bretagne, considérés comme des « pays impérialistes », qu'ils soupçonnaient d'être derrière ce coup.

Senghor est donc classé, dans la rhétorique de l'époque, parmi les dirigeants africains accusés d'être des « réactionnaires ». A l'opposé, les figures « révolutionnaires » sont les héros du Tiers Monde : Che Guevara, le chantre de la révolution cubaine, le président guinéen Sékou Touré qui a dit non à la

communauté franco-africaine au référendum de 1958, le président ghanéen Nkrumah mais aussi le révolutionnaire chinois Mao dont le livre rouge circule sur le campus, surtout à partir de 1969, ou encore le leader vietnamien Hô Chi Minh dont la victoire à Diên Biên Phu en 1954 contre la France a été célébrée dans les cercles de gauche à Dakar.

## **Dans quel contexte politique la révolte des étudiants au Sénégal prend-elle place?**

Au niveau international, le monde se trouve en pleine guerre froide et l'actualité de l'Afrique est ponctuée par de nombreux coups d'État et la guerre civile au Biafra au Nigéria.

Au Sénégal, en 1968, Senghor règne en maître. Il a mis en place un régime de parti unique de fait, qu'il appelait « parti unifié ». Les partis d'opposition sont soit interdits, dissous ou dans la clandestinité. Le Parti Africain de l'Indépendance (PAI) d'obédience marxiste-léniniste est dissous dès 1960. Mamadou Dia, le principal rival de Senghor, et ses partisans sont emprisonnés après la crise de 1962. Le Parti du Regroupement Africain (PRA) est absorbé en 1966 par l'Union Progressiste Sénégalaise (UPS), le parti de Senghor.

L'opposition à Senghor n'a donc plus de cadre légal. Mais le PAI, par exemple, continue à exister dans la clandestinité et va utiliser la contestation étudiante pour s'exprimer. Les leaders du mouvement étudiant sont en majorité des jeunes du PAI, regroupés au sein du MEPAI leur organisation très active. Le campus était donc devenu un champ d'expression politique qui allait combler le vide laissé par le déficit démocratique. Ainsi, le mouvement de mai 68 a servi de cadre d'expression pour toutes les sensibilités politiques et oppositions à ce qui est appelé le « régime personnel » du président Senghor.

Les étudiants ont donc mené un combat par procuration qui a mêlé l'énergie juvénile et l'opposition politique. Au début, le mouvement est très factuel, c'est la question des bourses. En 1967, la réforme Fouchet en France, introduite au Sénégal, supprime la première partie du bac qui constituait une sorte de filtre. Le nombre de bacheliers et donc d'étudiants croît ainsi fortement. La préoccupation était de savoir comment faire alors pour donner une bourse à tout le monde. Le gouvernement décide de fractionner le taux de la bourse et de réduire les mensualités à 10 mois au lieu de 12.

Cela a été l'étincelle qui a enclenché le feu et donné lieu à une contestation politique qui couvrait jusque-là. Les étudiants sont donc le détonateur d'une crise durable qui frappe à nouveau le pays, constamment secoué depuis l'indépendance par diverses autres tensions. Il s'agit notamment de l'échec, dès l'été 1960, de la fédération du Mali, puis de la crise institutionnelle en 1962 qui se termine par la mise en place d'un régime présidentiel par Senghor et l'emprisonnement du président du Conseil, Mamadou Dia, et de ses amis. En 1963, le pays est secoué par des violences post-électorales, durement réprimées, de nombreux morts sont déplorés après « le massacre des allées du centenaire ». L'année 1967 est marquée par les attentats politiques : Senghor échappe à l'attentat de la Tabaski. Demba Diop, député de Mbour, est assassiné suite à des tensions politiques à l'intérieur du parti du pouvoir, l'UPS.

Senghor semble néanmoins toujours sortir vainqueur de ces crises, jusqu'en 1968.

### **Comment le mouvement de grève des étudiants va-t-il embraser si rapidement le pays?**

L'assaut sur le campus par les forces de l'ordre est d'une grande violence. Le sang coule, un étudiant, Salmon Khoury, fut

tué, les étudiants arrêtés et internés dans des camps militaires de la ville. De même, beaucoup de non étudiants présents sur le campus, en particulier des élèves et des badauds, furent arrêtés puis relâchés. En raison de la proximité affective entre les étudiants et les gens du quartier, où les étudiants avaient aussi des parents, l'émotion est donc vive devant l'assaut violent. On parle du « choc du campus ». Les quartiers environnants se soulèvent, la Médina par exemple dès le lendemain, le 30 mai.

Et dans les régions, les gens entendent qu'il y a eu un assaut avec des rumeurs parlant de plusieurs morts à Dakar. La seule victime du campus, officiellement, un jeune homme handicapé de Ziguinchor d'origine libanaise, a dû recevoir une grenade au moment de l'assaut. Alors que dans l'esprit des parents, leurs enfants sont tranquilles et étudient, on apprend que l'armée est sortie, qu'il y a du sang, qu'ils sont arrêtés. Les populations sont donc spontanément sorties, pour manifester leur soutien aux étudiants et les émeutes durent trois jours à Dakar.

Le monde syndical réagit rapidement. L'Union Nationale des Travailleurs du Sénégal (UNTS), centrale unitaire présente dans toutes les régions, décrète une grève générale illimitée en soutien aux étudiants et avance également ses propres revendications. Au sein de l'UNTS, on trouve des anciens membres des partis dissous, encore allergiques à la domestication du mouvement syndical par le pouvoir de Senghor.

Dès le 30, Dakar s'est embrasée suivie de Pikine et Rufisque et de certaines villes comme Saint-Louis, Thiès, Kaolack. Ce sont surtout des villes qui ont de grands lycées. Les élèves, qui se considèrent comme de futurs étudiants, adhèrent aux revendications de leurs aînés et donnent une plus grande vigueur au mouvement de grève.

## Comment le président Senghor reprend-il la main?

Senghor décrète l'État d'urgence et dès le 31 mai l'armée a l'ordre de tirer mais, heureusement, n'a jamais tiré. L'université est fermée jusqu'à nouvel ordre et 353 étudiants sénégalais sont internés dans des camps militaires. Les étudiants étrangers africains sont expulsés. L'armée française, en vertu des accords de coopération, est aussi dans la rue et occupe des points stratégiques, l'aéroport, la radio, le palais, la centrale électrique de Belair. Ce qui donne des arguments à ceux qui dénoncent le néocolonialisme, d'une part, et, d'autre part, provoque des grincements de dents dans l'armée.

Rapidement, Senghor prend des mesures pour désamorcer la crise : il remanie son gouvernement et ouvre des négociations tripartites entre le gouvernement, les syndicats et le patronat. Les revendications syndicales sont discutées en premier, dès le 12 juin, et Senghor décide d'un ensemble de mesures, parmi lesquels l'augmentation du salaire bloqué depuis 1960 et la réduction du train de vie de l'Etat, notamment de l'Assemblée Nationale. Différents changements interviennent à la tête de certains ministères, notamment ceux de l'Éducation nationale et de l'Intérieur, impliqués dans la crise. Le ministère des Forces Armées est supprimé, donnant ainsi au président le contrôle direct de l'armée.

Senghor ne reçoit que peu de soutien de la part de son parti dont beaucoup de militants sont restés passifs. Il fait face au front et fait appel au monde paysan. Celui-ci, dominé par les marabouts et les notables de l'UPS, envoie des milices paysannes à Dakar apporter leur soutien à Senghor.

Le président peut aussi compter sur l'appui des chefs religieux des confréries musulmanes qui s'expriment en sa faveur. Dans les mosquées après la prière

du soir, on discute de la grève. La propagande de Senghor qui vise en premier lieu les parents d'élèves est simple. On leur dit en gros : « Vos enfants suivent un jeune allemand qui s'appelle Con Bandit. » L'utilisation de la figure de Daniel Cohn-Bendit, dont le nom est déformé à dessein, dans la propagande de Senghor, cherche à toucher la sensibilité des parents d'élèves dont certains parmi eux ont fait la guerre mondiale. Malgré tout, beaucoup de solidarités s'expriment en faveur des grévistes. Certaines mamans, notamment, voient d'un mauvais œil que leurs enfants se désolidarisent de leurs camarades. Elles soutiennent les grévistes, sans vraiment savoir ce qu'ils demandent, mais c'est leurs enfants.

Enfin un événement survient qui va calmer les ardeurs de tout le monde : le décès du président de l'Assemblée nationale, Lamine Guèye, le 10 juin. C'est une grande personnalité politique, un de ceux qui avaient élu Blaise Diagne en 1914, à l'Assemblée nationale française. C'est l'accalmie à l'annonce du décès et de grandes funérailles sont organisées. Le Khalife général des Tidjanes, Abdoul Aziz Sy, fait un discours qui marque les esprits. Au niveau symbolique, c'est comme si la nation s'était retrouvée lors des funérailles. Le discours du Khalife, empreint d'humilité, ramène les choses terrestres à leur juste mesure. C'est d'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, un discours toujours rediffusé chaque fois que le pays connaît des moments de crise.

Les funérailles ont lieu le 10 juin. Dès le 12 juin, des négociations s'ouvrent avec les syndicats et le 13, la fin de la grève est décrétée. Les étudiants sont libérés, mais la question des bourses et de l'avenir de l'université reste entière.

## Quel est l'épilogue de la crise?

L'association des libraires allemands annonce qu'elle a décidé de remettre leur célèbre prix de la paix au président

Senghor. La cérémonie doit avoir lieu le 23 septembre à Francfort sur le Maine.

A mon avis, Senghor ne peut pas partir et laisser son pays en crise, sans avoir réglé définitivement la question des étudiants et du devenir de l'université. Senghor tient beaucoup à son prestige international. Il s'y ajoute que la situation avait fini de lasser les populations, à commencer dans son propre parti. Il appelle alors à des négociations avec les étudiants, lors desquelles il capitule complètement. Un accord est signé le 14 septembre. Les bourses sont maintenues en l'état, des solutions sont trouvées pour les étudiants étrangers expulsés et l'université de Dakar est réouverte.

Senghor va donc à Francfort en toute quiétude. Tout le gotha allemand est présent à la remise du prix, notamment le président Lübke et le chancelier Kiesinger. Mais les étudiants socialistes allemands menés par Daniel Cohn Bendit manifestent contre la remise du prix à Senghor. Ils lui reprochent la répression violente de la grève des étudiants à Dakar et exigent que le prix de la paix soit remis à un vrai héros du Tiers Monde.

On frôle l'incident diplomatique et des excuses publiques sont faites par le ministre des Affaires étrangères Willy Brandt. Senghor répond avec humour et invite les étudiants allemands à venir voir d'eux-mêmes au Sénégal. Cohn-Bendit et quelques étudiants sont arrêtés.

Le mai 68 de Dakar a donc eu des répercussions au-delà de ses frontières!

### **Qu'est-ce que le mouvement étudiant sénégalais partage en commun avec les autres Mai 1968 à travers le monde?**

Les causes du déclenchement de la grève sont spécifiques et nationales. Mais la jonction avec le mouvement du Mai 68 dans le monde est évidente, en raison du contexte mondial d'agitation des jeunes. En effet, les étudiants sénégalais,

soutenus par les travailleurs et les élèves, partagent les mêmes idéaux, souvent de gauche, contestent le néocolonialisme et l'impérialisme, comme leurs homologues du monde. A Dakar, où on lit aussi Marcuse ou Rosa Luxemburg par exemple, tous les courants marxistes sont présents : marxiste-léniniste, maoïste, castriste, guevariste, trotskyste, etc. Les étudiants à Dakar savent ce qu'il se passe dans le monde. Le campus est international et on y trouve les journaux français comme *Le Monde*. Même si la presse et la radio sénégalaises ne sont pas plurielles, les informations circulent. C'est pourquoi dès le début de la grève, Senghor dénonce la « main étrangère », parle d'un mouvement coordonné depuis Paris et accuse les étudiants sénégalais de « singer » les étudiants français.

Cependant, il faut éviter de transposer ici ce qu'on a fait ailleurs, même si les slogans de Mai 68 dans le monde sont repris à Dakar. Dakar a un flair parisien : on y trouve des clubs, un *quartier latin*, des cafés. Il y a donc une certaine francophilie des étudiants, qui ont tous fait l'école française. Mais en même temps, les étudiants, très engagés, cherchent l'authenticité et remettent en cause le modèle occidental et néocolonial. Si à ce moment, les Beatles font danser le monde et Johnny Hallyday la France, à Dakar un mouvement de contre-culture cherche à valoriser la culture du Tiers Monde et surtout africaine. La référence au niveau de l'habillement, c'est la Guinée, même chose au niveau de la musique. Dakar regarde aussi vers les Blacks Panthers, activistes du mouvement des droits civiques aux États-Unis.

La mode est *afro* au niveau de la coiffure et aussi de l'habillement des filles : elles portent des pantalons et développent la mode de « la garçonne ». C'est une période très révolutionnaire où les jeunes ont aussi cherché à changer le monde et prôné un changement sociétal. Il arrivait, selon le témoignage des jeunes de l'époque, que certains d'entre eux

prennent leur première bière sur le campus. Ce qui était le signe d'un conflit de génération dans une société encore conservatrice et une volonté de sortir de carcans moraux. Mais cette tendance se limitait à milieu restreint et caractérisait un mouvement d'élite.

### **Quel est l'héritage de Mai 68 pour le Sénégal?**

Les acteurs de l'époque avec qui j'ai pu discuter revendiquent cet *esprit de mai 1968* : celui de contestation, de justice, d'ouverture au monde. Ils ont beaucoup de fierté d'avoir vécu ce mouvement et d'avoir repris le flambeau de la lutte anticoloniale de leurs aînés, qu'ils prolongent dans la lutte contre le néocolonialisme incarné à leurs yeux par Senghor et son régime.

Ce qu'on peut observer, c'est l'engagement massif de cette génération dans les partis politiques, de gauche d'une part, et, d'autre part, dans celui de l'historien panafricaniste Cheikh Anta Diop qui a longtemps incarné l'opposition à Senghor. Après la libéralisation des partis politiques, chacun a suivi sa trajectoire avec la nouvelle offre politique consécutive à la naissance de nombreux partis. Les anciens de mai 68 ont également investi les syndicats, notamment dans ceux de l'Éducation nationale, auxquels ils ont apporté leur combativité qui jusqu'à présent ne se dément pas.

Mai 68 au Sénégal a aussi été un moment fondamental dans la discussion sur l'africanisation de l'université. A partir des réformes entreprises depuis 1968, les flux d'étudiants se détournent de plus en plus vers de nouvelles destinations, de sorte que les étudiants français repartent progressivement en France tandis que la forte présence de étudiants africains diminue. L'université de Dakar n'est plus la destination exclusive qu'elle était. Peu à peu l'assistance technique, comme on appelait la coopération française, se retire.

L'africanisation avait un sens et était cohérente avec les revendications, mais n'était pas sans poser de problème. Elle signifie par exemple la fin de la validité de plein droit des diplômes de Dakar en France, ce que les étudiants voulaient conserver. Or on ne peut pas africaniser l'université et vouloir des diplômes français. De même, les réformes ont un impact sur l'avenir de certaines écoles et filières : par exemple, le département de sociologie, jugé trop subversif, est supprimé. En outre, le personnel français parti, les salaires sont devenus africains, ce qui a provoqué des grincements de dents. Les réformes touchaient également les bourses de la coopération française, qui étaient supérieures aux bourses nationales, dont bénéficiaient beaucoup d'étudiants. Au total, l'africanisation marque la transition de *l'université française à l'université africaine*.

Des établissements universitaires sont créés à travers l'Afrique. Mais les étudiants africains, jadis expulsés par deux fois du Sénégal, en 1966 et en 1968, qui reviennent fortement politisés, inquiètent leurs pays d'origine. Des anciens de Dakar participent d'ailleurs au renversement du régime au Dahomey, le Bénin, dès 1969.

Au niveau des relations entre les étudiants et Senghor, Mai 68 a instauré une période de crises cycliques. Le régime ayant capitulé, les étudiants ont retenu la leçon que la lutte paie et que Senghor n'est pas invincible. Mais, par une manœuvre habile, Senghor avait laissé la main, pour la reprendre dès l'année suivante. En 1969, la grève des étudiants échoue. En 1971, les étudiants protestataires sont envoyés dans l'armée pour faire leur service militaire. Les sursis sont supprimés. Certains étudiants se retrouvent même au front en Guinée Bissau lors de la guerre de décolonisation contre les Portugais.

Il ne faut pas exagérer la signification de mai 68, qui a aussi un caractère très factuel. Le campus n'était pas si homogène : les jeunes du parti au pouvoir étaient contre la grève, de même les étudiants français et africains ont également une autre lecture des événements.

Chaque génération d'étudiants est porteuse de ses propres débats et contestations. Mais la question des bourses est récurrente. Aujourd'hui, les étudiants se battent plutôt pour la régularité de leur paiement et leur généralisation. Sans elles, les étudiants ne peuvent plus vivre. La sympathie de la population va toujours aujourd'hui comme hier aux étudiants, même s'il y a une certaine lassitude devant la récurrence des contestations. Mais les jeunes disent que le gouvernement ne marche qu'à la contestation.

En mai 1968, les débats sur le campus étaient de nature idéologique. Aujourd'hui, ce sont les mouvements religieux qui animent la discussion sur le campus, les prières et les chants religieux se font entendre. Pour ma part, je fais partie de la génération de 1988, « la génération malsaine » comme disait le président Abdou Diouf. Les débats idéologiques avaient déjà perdu en intensité et l'entrée de la religion sur le campus a fini de transformer l'espace

devenu un champ d'expression de toutes les obédiences, à l'image de la société dans toutes ses variantes. Chaque génération d'étudiants vit avec son temps.

Au moment où nous bouclons cet entretien, l'intervention de la gendarmerie au campus de l'université Gaston Berger de Saint-Louis a fait un mort parmi les étudiants qui réclamaient leurs bourses, provoquant un mouvement de soutien dans toutes les régions et une crise généralisée dans le pays...comme en mai 1968, 50 ans après, jour pour jour!

Tous les articles publiés sur ce site ont été écrits de manière indépendante. Les opinions exprimées engagent leurs auteurs et ne représentent pas nécessairement celles de la Rosa Luxemburg Stiftung.

ROSA LUXEMBURG STIFTUNG  
AFRIQUE DE L'OUEST  
Sotrac-Mermoz Villa 43 | Dakar-Sénégal  
Téléphone : +221 33 869 75 19 | Fax : +221 33 824 19 95 | site web : [www.rosalux.sn](http://www.rosalux.sn)

**ROSA LUXEMBURG STIFTUNG**

*Les points de vue exprimés par l'auteur ne reflètent pas nécessairement ceux de la Fondation Rosa Luxemburg.*